

Un indice d'exploitation ancienne de sel dans le Toulinois

par Michel HACHET

Nous avons l'habitude de saler une grande partie des aliments que nous consommons qui, sans cette adjonction, nous sembleraient bien insipides. Mais, outre cette aptitude à améliorer la sapidité des mets, le sel possède bien d'autres vertus et, sous une forme ou une autre, il est indispensable au bon équilibre de notre santé. Actuellement, ce n'est pas une denrée qui nous paraît bien précieuse ou bien rare et nous nous en procurons à volonté et à bon marché autant que nous souhaitons en acquérir. Il n'en a pas toujours été ainsi au cours des âges, et l'histoire du sel, de sa récolte, de son transport, de sa commercialisation, a fait l'objet de nombreuses études aussi détaillées que passionnantes qui, même résumées à l'extrême, ne trouveraient pas place dans cet article.

Notre propos est de signaler une découverte archéologique remontant à quelques années, bien modeste par son volume mais intéressant le Pays toulinois et y attestant, en des temps, certes lointains, l'authentique production de sel. Cette observation avait fait l'objet, le 15 octobre 1983, d'une brève communication à une table ronde tenue à Marsal sur "*L'extraction du sel par la technique du briquetage*". Il convient donc de rappeler ce que signifie cette expression de "briquetage" pour comprendre l'intérêt de cette découverte.

Le sel, chlorure de sodium pour les chimistes, est abondant sur notre planète. L'eau des mers en

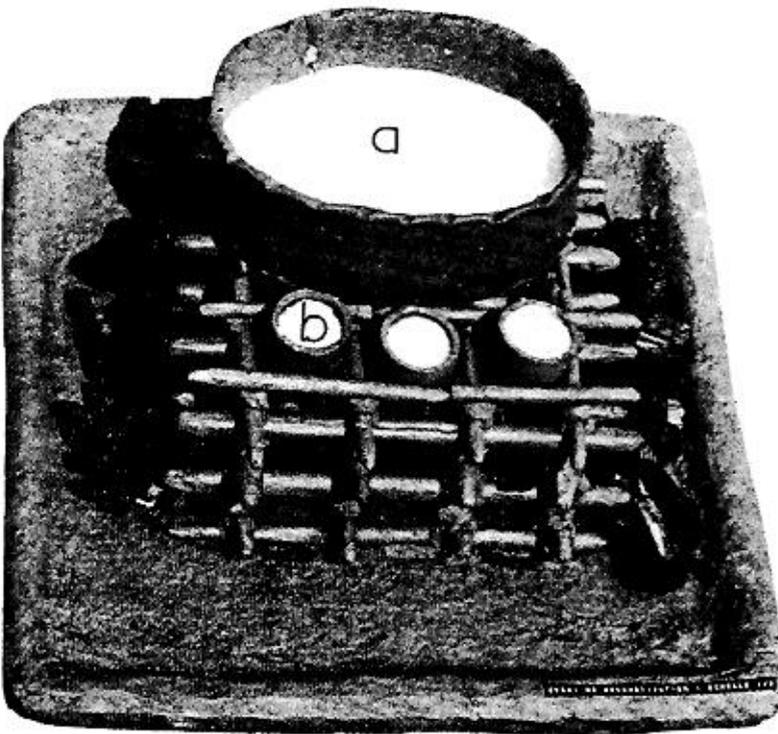
contient une notable quantité en solution. Sur les continents, sa répartition géographique est très irrégulière; il peut se présenter sous diverses formes.

Le sel gemme est une roche solide que les géologues dénomment "halite". Il est abondant, sous cet aspect, en Lorraine, où on l'exploite actuellement dans des mines, sans trop de difficultés, mais à des profondeurs telles qu'elles étaient, pour des raisons techniques, impossibles à atteindre avant les temps modernes.

On le trouve, aussi, en solution, sous forme de sources salées et plus souvent, sous forme de nappes salées souterraines qu'il est possible d'atteindre en creusant des puits. Le problème qui se pose et qui s'est posé aux hommes, depuis les temps les plus reculés, est d'extraire ce sel en évaporant l'eau qui le tient en solution. Parmi d'autres techniques, le briquetage a connu, en Lorraine, durant l'Antiquité, un large développement. Grâce aux travaux réalisés, particulièrement dans cette partie de Lorraine appelée "Saulnois", par divers chercheurs au nombre desquels notre collègue Jean-Paul Bertaux a tenu une grande place, nous savons comment on procédait.

L'élimination de l'eau par évaporation, afin de recueillir le sel qu'elle renfermait en solution, était réalisée en la chauffant. Il n'est pas impossible qu'une première concentration ait été réalisée dans

un quelconque chaudron de peu de profondeur, puis, on versait l'eau salée dans de petits récipients coniques en argile, modelés à la main, et disposés en série alignés sur un foyer. Afin de les y maintenir en position stable et verticale, ils étaient calés et solidarisés par un véritable échafaudage de petits boudins d'argile réalisant un maillage devenant rigide lorsque l'argile se desséchait, et a fortiori, lorsqu'elle se transformait en céramique sous l'action du feu.



Essai de reconstitution d'un appareil :
a = concentration, b = conditionnement
 (photo: J.P. Bertaux).

Il est évident qu'il était nécessaire, au cours de cette opération de chauffe, de remettre dans les récipients de l'eau salée compensant, ainsi, l'évaporation et aboutissant, par concentration progressive de la solution, à un bloc de sel solide moulé dans son

récipient conique. Il est plus que probable, compte tenu de la température atteinte -elle devait excéder 800°C, puisque l'argile était cuite- que ce bloc de sel était du "sel fondu". Distinguons bien la différence entre les termes de dissolution et de fusion. Pour recueillir ce cône de sel et le livrer à ses utilisateurs, on brisait le récipient conique ainsi, évidemment, que le bâti de boudins d'argile; ces éléments n'étaient pas réutilisés. Ils constituaient des déchets puisque

cette technique a été utilisée durant une très longue période, leur accumulation a, dans certains sites, constitué des volumes considérables atteignant, parfois, plusieurs mètres d'épaisseur, se présentant avec l'aspect d'une véritable "couche géologique" si abondante qu'il est arrivé qu'on l'exploite comme remblai ou pour empierrer les chemins. Telle était la situation dans la région de Marsal et en d'autres points de la vallée de la Seille où, dès le premier tiers du dernier millénaire avant notre ère, à l'aube de l'âge du fer, l'exploitation du sel fut extrêmement importante et sa diffusion par un réseau de "routes du sel" assurée dans un vaste secteur géographique.

Mais pourquoi pensons-nous que le Toullois, certes dans une modeste mesure, ait laissé un indice d'une production saline aux temps préhistoriques? L'histoire commence en 1957, lorsque l'administration des Ponts et Chaussées, qu'on nomme aujourd'hui Equipement, réalisa les travaux d'élargissement de la route nationale n°74, reliant Toul à Colombey, empruntant, d'ailleurs, le tracé d'une voie romaine antique, une des principales de la

région, à l'endroit où, sur le territoire de la commune de Crézilles, canton de Toul-sud, la route, peu avant le franchissement du ruisseau de la Bouvade, passe devant les bâtiments de l'ancienne laiterie Clanché, au lieu-dit "L'eau salée". Pour élargir cette route, on

avait creusé un talus qui la bordait sur sa rive, à droite lorsqu'on se rend de Toul à Colombey, mordant sur une butte qui existait, alors, et dont on ne voit plus guère trace depuis les travaux réalisés pour l'établissement de l'autoroute Lorraine-Bourgogne, dont le tracé se rapproche beaucoup, en ce point précis, de celui de la vieille route.

Sur la coupe fraîche ainsi réalisée, constituant une belle surface oblique mais bien régulièrement aplanie, apparaissait nettement une tache ovalaire à grand diamètre vertical (environ 2m. x 1,5 m.) tranchant, par sa couleur rougeâtre, sur la teinte de fond argilo-calcaire uniformément beige. Un examen superficiel et rapide de cette surface rougeâtre de contour bien délimité, laissait voir une notable quantité de petits fragments informes de terre cuite mélangés aux autres éléments du sol.

Durant les deux hivers suivants, l'érosion par les eaux pluviales de ce talus particulièrement pentu et dépourvu de toute végétation, arrachait de vastes pans de la coupe et notamment la zone de coloration rougeâtre. Sa disparition progressive était aisément observable à quiconque circulait régulièrement sur cette route. J'avoue, qu'à cette époque, étant ignorant des récents progrès de nos connaissances sur l'histoire des techniques d'extraction du sel, cette observation m'avait paru de peu d'intérêt et je l'avais, sans analyse détaillée, mise en relation avec les vestiges éventuels d'un quelconque atelier de tuilier ou de potier.

Ayant eu l'occasion d'entendre, en mars 1994, Jean-Paul Bertaux, qui avait aimablement accepté de donner, au C.E.L.T., une conférence sur ses récents travaux, je me suis interrogé sur la véritable nature de ces fragments de terre cuite accumulés au lieu-dit "L'eau salée", à quelques mètres seulement d'une source qui, malgré son toponyme, ne débite plus, actuellement, et sans doute, depuis bien longtemps, qu'une banale eau douce. Ayant recueilli, sur le site, les quelques débris d'argile cuite que j'ai pu

y retrouver, je les ai montrés à Monsieur Jean-Paul Bertaux qui a constaté leur grande analogie avec ceux qu'il avait manipulés, en énorme quantité, sur les sites classiques de briquetage de la vallée de la Seille, d'où il était logique de conclure que nous nous trouvions en présence d'éléments archéologiques attestant l'existence, jusqu'à présent non signalée, d'un site continental de briquetage, quelque peu éloigné, géographiquement, de ceux classiquement connus et décrits.

On peut ajouter qu'il est probable que cette exploi-



tation n'a jamais dû être ni importante ni bien durable. Malgré un examen minutieux des énormes masses de terre remuées, lors de la construction de l'autoroute, sur le site même de mon observation initiale, je n'ai jamais retrouvé d'autres fragments de terre cuite. Sans doute, la source ayant épuisé très tôt le banc de sel souterrain qui rendait son exploitation intéressante, est devenue ce qu'elle est demeurée actuellement, une banale fontaine d'eau douce qui n'a gardé de salé, que son nom. M.H.